

RENÉ BERGER OU L'HOMME RÉSEAU ?

Conversation avec Madeleine Gobeil -2006-2007, Lausanne

M. Gobeil : De 1975 à 1996 nous avons souvent travaillé ensemble à l'Unesco pour réaliser de nombreux projets. Déjà à cette époque, vous aviez délaissé la critique d'art proprement dite pour vous interroger sur la signification du marché de l'art (Venise) et sur l'influence des nouvelles technologies sur l'art. (Locarno). Vous meniez je m'en souviens des travaux novateurs notamment sur le videoart. En avance sur votre temps, vous pressentiez en quelque sorte que la science et les nouvelles technologies posent de nouveaux défis éthiques, juridiques, sociaux, culturels et politiques pour le devenir de l'humanité. Cette prise de conscience est-elle assez présente dans votre mémoire pour que dans un premier temps vous en fassiez le rappel ?

René BERGER : Dans mes souvenirs conscients, je vivais à cette époque une « crise » d'où je suis sorti à la faveur de la métamorphose du monde. C'était l'ensemble du monde qui subissait cette « crise » et non seulement moi.

Peut-être ma sensibilité était-elle plus aiguë que d'autres. Il est incontestable que l'art dit traditionnel qui s'exprime par la peinture et la sculpture n'ont pas diminué d'importance mais ont relativisé les conditions de la création.

Par exemple, et nous l'avons constaté récemment, les ventes aux enchères sont telles qu'un Pollock fait plus de cent millions de dollars, et que F. Pinault s'installe largement à Venise... Autrement dit, ce que nous appelions « art » ne ressortit plus à une unité conceptuelle. L'histoire récente nous en fournit la preuve, il y a un statut de l'art qui relève de sa nature « artistique » au sens où ceci existe dans l'histoire de l'art alors que d'autre part les œuvres d'art relèvent d'un statut économique. Dans un certain sens tout est devenu une simple marchandise.

Cette dualité n'a jamais été aussi aiguë et il y a donc une schizophrénie de la critique d'art qui fait que toute rencontre avec des critiques et la visite des expositions induisent cette confusion.

Est-ce qu'on juge la valeur artistique ou la valeur économique ? Les deux choses sont aujourd'hui étroitement liées. Peuvent-elles se dissocier, c'est un autre problème.

M. Gobeil : Certains critiques voudraient mettre en avant une critique statistique, par exemple apprécier les œuvres du début et celles de la fin de la vie d'un artiste...

René BERGER : Mon expérience de critique est longue vous le savez. Dans les années soixante, soixante-dix, lorsque je dirigeais le Musée des Beaux-Arts de Lausanne, j'organisais le Salon international des Galeries pilotes trois éditions, où j'avais invité à Lausanne de grandes Galeries d'art sinon le monde. J'avais obtenu le concours d'experts comme J. Lassaingne, Barbara London qui me donnaient la meilleure information possible et non pas l'information « dans le vent » ou l'information tendancieuse.

Ce besoin d'information réelle est désormais assez peu pratiqué car la réalité médiatique est incapable de réflexion. Les médias peuvent bien raconter qu'un Munch ou qu'un Picasso ont été volés, que Pollock atteint des sommes vertigineuses... La déformation générale de notre époque c'est de privilégier dans quelque domaine que ce soit l'esprit de compétition qui est sanctionné par le profit.

Il y a quelques années, invité au sommet de Davos, je voyais bien que les multimillionnaires et les responsables gouvernementaux eux-mêmes se rendaient compte qu'il y avait une démesure qui était en train de naître dans l'économie mondiale et singulièrement dans l'économie de l'œuvre d'art. Ils ont repris le terme « hubris », qui signifie la démesure, le défi à l'égard de Zeus.

M. Gobeil : Ceci a accentué votre pessimisme ?

René BERGER : Oui, partiellement. J'ai souffert que certains artistes auxquels je croyais étaient nuls et non avendus dans le marché. J'ai étudié cette prééminence du marché et j'ai pu constater qu'une partie de la critique d'art a démissionné et s'est mise à la solde des journaux ou des Galeries de telle sorte que tel ou tel artiste a droit à telle ou telle critique.

Il y a des exceptions dans la critique. Je pense à Philippe Dagen, aussi à G. Bréerette à l'affût de ce qui peut être valable tandis que les autres suivent le vent. On le voit très bien avec ce que l'on découvre des achats de Pinault, l'importance accordée à Koons par exemple ou Niki de St.-Phalle qui a une renommée excessive.

La machine médiatique dépasse de loin la limite de la critique d'art. C'est un tourbillon sans fin, où de grands artistes comme Bacon ou Rothko peuvent atteindre les cotes actuelles. Mais c'est aussi notre bêtise, notre niaiserie.

Notre époque est tellement contaminée par l'esprit quantifiable et l'esprit de compétition. Seul compte l'exploit comme dans les Jeux Olympiques. Les Bourses qui suivent la courbe du soleil nous offrent un mode d'agir et de penser de la seule compétition et je pense que les réseaux et le Net luttent avec leurs armes contre cela.

M. Gobeil : Comment voyez-vous les rapports entre les arts et les nouvelles technologies ?

René BERGER : Selon les époques, l'activité artistique est soumise non seulement à la qualité d'un contenu, mais aux conditions de sa réalisation, comme la mosaïque qui fut l'instrument par excellence de Byzance et de tout ce qui a suivi, de Venise entre autres.

Les conditions de réalisation ne sont pas des « causes », ce sont des « conditionnants » des facteurs qui peuvent influencer, mais qui n'ont pas de relation causale. Par exemple, quand la vidéo est apparue, je revois Nam Jun Paik à New York qui transportait son équipement d'alors, aussi gros qu'une caméra de 35 millimètres, qui lui permettait cependant une souplesse plus grande que ses premières bandes vidéo. Il a fait son œuvre parce que l'appareil était devenu plus léger et mobile. Les conditions de réalisation ont une influence décisive sur la nature de l'œuvre. Yves Klein avec ses empreintes sur une toile a provoqué la dérision à l'époque où il montrait cela chez Iris Clerc.

Aujourd'hui on considère que cette mode qui consiste à utiliser un corps, de rouler sur une toile devient susceptible d'être une œuvre d'art. Nous maintenons dans nos esprits une structure éculée en pensant « causalement » par exemple quand nous pensons à la pollution au réchauffement climatique.

L'immense avantage de penser « causalement » c'est avoir nécessairement deux termes liés intrinsèquement. L'un qu'on appelle la cause et l'autre qu'on appelle l'effet. Et c'est ce qui permet aussi de se déculpabiliser, puisque seuls sont fautifs ceux qui sont les auteurs de la « cause ».

Or dès le 18^e siècle on avait bien montré qu'il n'y a pas de cause absolue, contrairement à tout ce que le déterminisme nous a dit. On avait bien remarqué que la cause et l'effet sont dans une situation qui se répète une centaine de fois et l'on prend l'habitude de voir que tel effet est non pas relié à telle cause mais à telle circonstance.

Tout cela est remis en question par le Web, par l'informatique, où la cause mécanique a dû céder le pas à une cause électronique complexe.

M. Gobeil : L'art a donc cessé de vous intéresser ?

René BERGER : C'est un peu cruel ce que vous dites. Je continue à voir certaines expositions.

Mais j'ai découvert qu'une forme artistique, peinture ou sculpture, implique toujours en amont une topique, un ensemble d'habitudes que j'ai pour contempler une œuvre d'art.

Si j'entre dans un musée, il va de soi que je m'attends à trouver des œuvres, peintures ou sculptures, et que je vais mettre en route des mécanismes comparatifs. Il n'y a jamais de regard immédiat, pur, naïf en présence de quelque chose, et toute œuvre est pour moi un carrefour complexe. On nous a éduqué à identifier la peinture par le cadre par exemple, ou par une approche comparative de l'histoire de l'art.

A la limite bien sûr, mais cela m'est arrivé plusieurs fois au Louvre, je me disais : « regarde entre les tableaux »... Le mur est aussi réel que le tableau lui-même Mais ma sélection fait que je regarde ce qui est encadré. Je me suis interrogé sur l'intervalle et la potentialité. Un artiste comme Buren enlève le tableau et met des raies dans la fameuse cour royale.

M. Gobeil : Vous délaissez le musée, quand nous voyons à notre époque des foules énormes se presser pour voir de grandes expositions thématiques et découvrir les musées célèbres de la planète au nom du « tourisme culturel ».

René BERGER : Oui, c'est pour moi une source de grand étonnement. Le premier phénomène de ce genre a eu lieu à Los Angeles lorsqu'on a montré un fameux buste en or égyptien. Il fallait trouver un billet d'entrée et c'est l'ordinateur qui, des jours à l'avance, nous octroyait telle place, tel jour, à telle heure. On quantifie les gens pour leur allouer à un moment précis, un temps et un espace pour pouvoir voir ce qui est censé être un chef d'œuvre de l'humanité. Le comble s'est produit quand Malraux a prêté la Joconde à Tokyo. A ce moment là, les Japonais avaient une minute et demie pour passer devant la Joconde pas plus, et ils la photographiaient.

Donc la contemplation esthétique qui est le fondement de la relation avec le regard traditionnel était substitué par la représentation mécanique qui n'avait plus rien à voir avec l'original, l'épiderme, le glacis, mais qui donnait un modèle du tableau le plus célèbre du monde.

Nous étions déjà entrés précisément dans l'ère des « Jeux Olympiques de l'art » qui devient une sorte de modèle pour les grands collectionneurs. Qu'est-ce que je puis avoir qui soit au « top » ? Les choix de Pinault pourraient être décrits comme l'ethnographie de l'époque où nous sommes. Mais vous ne trouverez pas beaucoup de critiques d'art pour l'observer.

Les files devant les musées, je me garderais bien de les juger. Ce qui me frappe c'est que cela témoigne d'une patience incroyable. On met une heure sous la pluie pour voir le Rothko au musée d'Art Moderne de la ville de Paris. Pas d'indignation, il y a là quelque chose de valable avec quoi on veut coïncider et ce sont encore des rencontres privilégiées considérées comme telles.

Ni la photographie, ni les émissions de télévision ne peuvent remplacer le contact au sens propre avec l'œuvre d'art où le regard devient un contact privilégié. Devant la Mona Lisa je ne suis pas devant une représentation du chef d'œuvre de Léonard de Vinci.

Je suis en présence d'un acte d'amour, où il me livre ce qui lui tenait le plus à cœur et dont l'expression picturale me touche par le glacis ou les couleurs de l'arrière-plan, ou la manière dont le clair obscur fait que ni le menton ni la joue n'arrivent jamais à s'arrêter, et je suis pris à l'intérieur de cette lumière-ombre qui est comme une introduction à une connaissance intime.

M. Gobeil : Le sacré ?

René BERGER : Peut-être est-ce le sacré, oui, le sacré ressenti comme l'intimité de l'être...

Le Musée d'aujourd'hui est-il adapté au phénomène de ces foules entières qui se transportent pour voir la Mona Lisa du Louvre ou les guerriers de Xian ?

Le rapport au Musée et aux visiteurs est un rapport historique qui a fait qu'à un moment donné le Musée public issu de la Convention française, tel qu'établi par les constructeurs, n'a jamais imaginé les embarras devant un édifice qui contient des œuvres réservées relativement à une élite. C'est un changement complet de la nature du public, et des moyens d'accès.

N'oublions pas non plus que les médias sont devenus convergents. Les guerriers de Xian sont connus par la presse, la télévision, ils sont sur les sites d'Internet, nous sommes pour la première fois entourés, traversés, pilotés par des multimédias permanents. Notre sensibilité purement littéraire a complètement changé.

On peut dire en gros, que la civilisation qui nous a précédés, bornons-nous à la civilisation francophone, est faite sur la notion « d'archives ». Les archives, cela paraît le fin du fin de toute société, mais l'archive contrairement à ce qu'on imagine n'est pas le document « vieux », mais le document des puissants. Ce sont eux qui ont créé l'archive et qui se sont mis à l'endroit où les seigneurs se réunissaient, le lieu des mémoires nobles, qui constituent la culture d'une nation.

L'archive, on l'oublie, est faite à partir d'une idée qu'on a, qu'on peut mettre un témoignage sur un document matériel, le papier et que ceci soit réservé aux chercheurs. Vous remarquerez qu'il n'y pas des foules aux Archives nationales.

Les conditions ont changé. L'idée de « l'archive » comme expression noble d'une société c'est aujourd'hui ce qu'on nomme « les réseaux ». Il n'y a plus de matière concrète, elle n'est pas stable et peut changer à tous moments.

Aujourd'hui il s'agit d'un nouveau type d'archives, un nouveau type de mémoire. Si je parle de « mémoire prospective » on me dira que c'est contradictoire dans les termes. Mais c'est justement le cas aujourd'hui. Toute une série de signes sont dans l'anticipation de l'avenir.

La grande révolution, c'est pour moi l'Internet où l'on voit, où l'on vit, que le monde n'est pas fait d'unités, mais de connexions. Jusqu'à présent le monde s'est groupé en sociétés, en gouvernements, en pays.

Pour la première fois nous sommes dans un réseau qui n'a pas de centre et c'est ce que certains gouvernements ignorent, lorsqu'ils demandent qui contrôle l'Internet et le Web. C'est stupide ! Il ne peut y avoir dans le Web de centre de distribution. C'est tellement révolutionnaire que les gouvernements, on le sait, ont des réticences. Avec le Web, je peux m'adresser à n'importe qui, n'importe quand et n'importe où dans le monde.

M. Gobeil : Les terroristes l'ont bien compris !

René BERGER : Entre autres. Les terroristes, vous savez, ont existé de tous temps. Il y a chez les théoriciens du Web l'idée que le Web serait un filet universel.

M. Gobeil : La toile ?

René BERGER : Je n'aime pas l'expression. Elle ne me semble pas juste.

M. Gobeil : Vous dites que vous pouvez vous adresser à tous. Mais les Africains peuvent-ils faire de même ? L'outil est-il accessible à tous ?

René BERGER : Je sais que c'est depuis toujours une de vos préoccupations. Aujourd'hui les Africains ont le téléphone portable, les Chinois également. Cela s'est fait en 10 ans. Il fallait une infrastructure à bon marché comme en Inde.

Aujourd'hui Negroponte du MIT a inventé l'ordinateur à bon marché pour les vendre dans les pays en développement. On a affaire à une densité d'appareils susceptibles d'être connectés avec le monde.

Aujourd'hui la plupart des pays sont connectés, il y a des bandes qui vous permettent d'avoir votre appareil sans liaison, au moyen de fils, vous avez des sites téléphoniques qui sont presque gratuits comme SKYPE. Tous les jours il y a des millions de gens qui téléphonent en même temps 24 heures sur 24.

Il a fallu deux choses : qu'il y ait une infrastructure qui soit suffisamment répandue et une volonté « poétique » de faire de chaque être sur cette terre « un proche ». Je dis que c'est presque « biblique » car ce qu'on nous a rebattu les oreilles à l'école du dimanche à Annecy, c'était « aimez-vous les uns les autres ». Je me suis toujours dit qu'on n'arrivait pas au-delà de la jolie fille du pasteur que j'aimais beaucoup. (*rires*). Et voilà qu'on peut matériellement si on « s'aimait les uns les autres » avoir accès à une première démarche, connaître l'autre comme un « proche » et non plus comme ce que nous montre l'altérité sartrienne qui est très sévère sur ce plan-là.

Je ne sais pas ce que Sartre aurait pensé de ce qui arrive au cours de ces dernières décennies mais quand je pense à la formulation de son postulat initial « l'existence précède l'essence », il a ébranlé une civilisation occidentale pseudo-platonicienne et judéo-chrétienne qui croyait qu'on peut définir un être durablement.

Sartre a admirablement vu dans « L'être et le néant » que l'existence est plus importante que les idées toutes faites qu'on vous incruste à l'école pour vous expliquer que le beau c'est ceci, la patrie c'est cela, autant d'antinomies épouvantables qui ont été à l'origine de ces guerres qui ont détruit des centaines de millions d'hommes. Or il y a, à mes yeux, un espoir potentiel que le Web devienne un lieu de fraternité.

M. Gobeil : N'est-ce pas un peu excessif ? Je sais que vous insistez beaucoup sur les changements énormes qu'apporte l'Internet depuis une dizaine d'années, sur notre environnement, sur notre manière de vivre.

René BERGER : Il y a une première période où l'Internet, inventé en 1969, était réservé aux militaires et aux scientifiques et le grand public, bien sûr, n'y avait pas accès.

J'ai étudié ces choses avec l'émergence de la cybernétique et les grands théoriciens, Von Neuman, Wiener, Turing, qui nous ont donné les prolégomènes de la mutation en cours. Ce sont eux qui nous rendent compte des conditions du changement, où, par l'informatique, nous comprenons que le système va dans le sens qui lui est proposé.

Il est important de faire une distinction entre l'objectif et la finalité. La cybernétique, l'informatique connaissent l'objectif. Par une analogie un peu approximative, j'ai le sentiment que la société capitaliste ou libérale est organisée un peu comme un programme mono-finalisé informatique, et quelles que soient les bonnes intentions, le système va irréversiblement dans le sens de « l'output » qui lui est proposé.

Aujourd'hui il n'y a pas un État qui ne parle pas de « croissance », mais le mot n'est pas détaillé. Il a l'air d'être synonyme de progrès et de bien-être, mais il est clair qu'il refoule dans la pauvreté une foule de gens. Il ne bénéficie qu'à un groupe restreint qui profite de cette organisation sociale politique et technique. Quelque chose s'est passé ainsi à l'époque des seigneurs et des serfs. Mais c'était moins rude, alors que cela me paraît désormais irréversible.

Des initiatives comme celles du petit crédit popularisé par Yunus, le prix Nobel de la paix, n'intéressent que quelques millions de personnes. Le reste du monde est soumis servilement au profit et nous n'arrivons pas à nous en sortir. En dehors de l'hégémonie politique et du « business », peut-être, je dis bien peut-être, pouvons-nous être sauvés par le Web.

C'est tout récent 1993... C'est la date où l'on met en œuvre le programme du Web. Dans le cas de l'informatique, la mutation technique s'est accompagnée d'une mutation économique, comme on le voit en Chine où il y a désormais des millions d'ordinateurs, alors qu'il y en avait une centaine il y a une dizaine d'années.

L'infrastructure rend possible le fonctionnement de la machine.

Encore faut-il qu'elle soit animée d'une volonté pour qu'elle change l'objectif de la croissance en objectif de la finalité. La finalité implique une éthique et une valeur ou des valeurs, tandis que l'objectif n'implique qu'une seule valeur qui est l'efficacité.

Il y a des sites « killers » destinés à tuer d'autres sites. Il y a une compétition farouche, on le sait entre les grandes compagnies Apple, Microsoft, etc. Je postule que le Web est gros d'un espoir qui laisse la possibilité de choisir une finalité et de ne pas se réduire à l'objectif.

M. Gobeil : Pour une régulation du monde, vous choisissez le Web plutôt que les institutions.

René BERGER : Je constate qu'à peu près toutes les institutions, scolaires, universitaires, gouvernementales et à plus forte raison techniques, n'ont qu'une chose en tête, c'est améliorer leurs logiciels pour avoir des produits meilleur marché, plus répandus afin de gagner davantage d'argent.

Un cas classique, c'est aujourd'hui tous ces jeunes qui ont acheté un Ipod qui permet de télécharger de la musique. Un autre exemple de cette révolution en cours ce sont les jeux vidéos. Je ne pense pas que vous les pratiquiez.

M. Gobeil : Je connais deux personnes, un concepteur et un utilisateur qui pratiquent les jeux vidéos et qui en sont fous faut-il le dire. Ce sont des milliards de dollars qui sont en cause.

René BERGER : Aussi le téléphone portable sur lequel il faut insister. Ce sont les paramètres nouveaux qui n'appartiennent ni à votre génération, encore moins à la mienne.

Il y a désormais, nous le savons, des ruptures inter-générationnelles, c'est capital. Il y avait le respect de l'aîné, le respect de l'écrit, nous étions entraînés à penser que la sanction, la hiérarchie scolaire étaient l'édifice de la société avec ce que j'ai mentionné déjà, l'obsession de l'archive.

Les « modèles » sont des modèles générationnels. Il y a des « aristocrates » qui constituent par la lettre des résidus de la société ancienne. Or le modèle de pensée, le modèle d'agir est aujourd'hui tout à fait différent.

J'en vois la preuve dans la pratique du jeu vidéo, je pense au jeu de « l'arcade » par exemple que j'ai pratiqué pour la première fois à New York. Les jeux vidéos mobiles de la Play Station 3 ou de la XBox de Microsoft, sont des logiciels qui peuvent être joués soit seul avec la machine, soit à plusieurs avec la même console et de manière plus raffinée avec plusieurs personnes sur le réseau. On peut jouer dans le monde entier et les jeunes fils de mes amis pratiquent durant de longues heures ces jeux sophistiqués.

J'ai joué moi-même à plusieurs reprises, mais bien qu'intrigué, je n'ai pas assez d'intérêt pour les résultats du jeu pour m'y passionner vraiment. En revanche, j'ai fait une expérience tout à fait extraordinaire avec le fils d'un ami qui jouait à Sim City et j'ai voulu voir ce que c'était. Dans ce jeu vous devenez le chef d'une ville et c'est à vous qu'appartient la gestion politique et économique d'une ville. Je me suis fait battre très vite, j'ai dépensé trop vite l'argent mis à ma disposition, (*rires*) et cette série donne lieu à une foule de variantes prodigieuses, qu'on peut pratiquer de 7 à 90 ans et plus. Ils s'apparentent à ces jeux de rôle pour tous ceux qui souhaiteraient une autre vie, ils sont source d'imagination et d'inspiration, une seconde vie ludique nous est proposée, « Second Life » par exemple.

M. Gobeil : Je sais que vous auriez tant aimé explorer la Lune et Mars dont nous parlons souvent ensemble et dans une autre vie créer des jeux vidéos. (*rires*)

René BERGER : Sûrement. Je fais des extrapolations excessives... Je vois dans le jeu vidéo, non pas le fait de gagner ou de perdre, mais un logiciel combinatoire pour arriver à une certaine victoire.

Je pense qu'Aristote lorsqu'il invente le syllogisme ne fait pas autre chose. Il joue non pas avec un appareil, mais avec des prémisses, qui deviennent des variables, c'est fabuleux !

C'est là où il y a une invention ludique et philosophique. En fait la logique de Platon, avec les différentes figures du syllogisme, ont été au cœur de l'enseignement classique jusque très tard.

C'est assez récemment qu'on est allé vers des logiques non classiques. Dans L'Encyclopedia Universalis j'apprécie beaucoup l'article consacré aux logiques non classiques.

M. Gobeil : La logique du désir par exemple ?

René BERGER : Justement.

M. Gobeil : L'Université, les institutions peuvent-elles s'adapter aux nouvelles logiques ?

René BERGER : Le terme « d'adaptation » implique sa propre réfutation. C'est rester dans « le suivre », dans la position de l'imitateur.

Si l'on prend les recherches sur la croissance des plantes par exemple, la simulation devient un instrument fondamental de l'informatique. Essayons de comprendre, vous m'interrogez, je réponds, mais ceci appartient à la relation « scolaire » par excellence.

La simulation informatique en revanche va procéder dans les premiers stades par une série de simulations, c'est-à-dire par des modèles que je puis observer à l'écran dans leurs modifications.

On découvre qu'on ne peut plus penser simplement linéairement. Dans tous les domaines, par exemple l'aéronautique, nouveau paradigme en action, a un pouvoir changeant permanent.

L'Internet change les conditions qui ont constitué ce qui nous était montré comme absolu. Grâce à l'abaissement des coûts, il induit l'élargissement du public, qui est devenu une nécessité.

M. Gobeil : Vous aviez esquissé cette idée déjà en présentant la figure du « téléanthrope ».

René BERGER : Oui ce que j'ai nommé le « téléanthropisme » fut ce pouvoir des gens de voyager loin. Il y a dix ans c'était une « élite », des commerçants, des hommes d'affaires, des diplomates qui parcouraient le monde.

Aujourd'hui, il y a une extension de ce champ comme une extension de l'Internet et du Web. Tout est au bord du possible et j'explore tous les jours avec mon propre ordinateur bien, différent de celui d'il y a dix ans, tout ce qui provient du M.I.T. dans le domaine des sciences de la technologie et de la connaissance, car j'y trouve les prémisses de l'avenir.

En quelques années l'Internet a changé toutes nos habitudes. J'aime particulièrement le site Wikipedia, qui existe depuis cinq ou six ans, qui m'apparaît comme le premier site libre et participatif. Les fâcheux disent : « si tout le monde peut faire un article n'y a pas de contrôle ». Ce qui est vrai, c'est que s'il y a des erreurs, des milliers d'internautes vont modifier l'article fautif. Il y a aujourd'hui plus de 350'000 articles en langue française.

C'est la première encyclopédie qui compte sur la collaboration de tous et permet d'être à jour. En revanche, en examinant le DVD, j'ai bien vu que c'était un système clos.

M. Gobeil : Outre votre blog, votre célèbre site « World Art Treasures » mis au point avec Francis Lapique de l'École Polytechnique Fédérale de Lausanne vous avez vous avez aussi créé un troisième site l'Observatoire-pilote où vous discutez, entre autres, de l'avenir de l'Université.

René BERGER : Qu'on m'entende bien. Je ne dis pas que l'Université est un système clos, je dis seulement qu'en général l'Université est victime d'apoptose.

Certains n'ont pas compris que les structures sont nécessaires un temps, mais lorsque la situation change, les structures deviennent résiduelles. On vit de programmes et d'examens, qui appartiennent encore à la scolastique. L'Université dans la mesure où elle s'en tient à ses structures établies, à ses catégories, à son système de sanctions, à son système de hiérarchies, à l'Académie qui prétend régenter les nouveaux sens de thèmes qu'elle connaît à peine, je pense pour ma part qu'elle est finissante...

Je pense aussi la même chose des télévisions traditionnelles qui doivent compter sur le voyeurisme et l'exhibitionnisme pour pouvoir faire de l'audimat. Je ne juge pas moralement, mais ces programmes « Star Academy », ou de télé-réalité sont débiles. Tout ceci tombera à l'eau quand un nouveau type de programmes pour faire de l'audimat sera trouvé, par exemple les jeux vidéos qui supplantent de loin certaines émissions de télévision.

Voilà pourquoi j'avance le néologisme de « techno-urgie », la technique du « faire ». La technologie du portable notamment va beaucoup plus loin qu'une simple technologie de la communication.

Elle restructure la famille, comme on le voit en Chine et ailleurs où le Net et le portable changent complètement les relations humaines. Toutes les métaphores dont on a vécu notamment celles qui concernent la gloire patriotique, l'exaltation de la violence, sont obsolètes. On ne peut le dire un 14 juillet bien entendu !

M. Gobeil : Vous n'aimez pas la mise en spectacle de la mort.

René BERGER : Elle est devenue intolérable. Il faudrait qu'elle soit doublée d'une « mise en conscience » que j'appelle de mes vœux.

M. Gobeil : Depuis une dizaine d'années, nous vivons au jour le jour ce que les anglophones nomment les « disruptive technologies ». Les technologies de « rupture » capables de bouleverser tout un secteur, comme celui de l'industrie musicale avec Napster, les télécommunications avec Skype, du partage avec Wikipedia, de la banque avec toutes sortes d'initiatives dans le domaine de la finance, et de l'économie avec Google.

René BERGER : Oui, c'est ainsi qu'on peut parler « d'opalescence critique ». Les limites sont vite apparues, si l'on pense au pouvoir, au temps, à l'espace, à la connaissance et à l'imaginaire.

Il est clair que l'avènement de l'ordinateur a instauré la rupture dans la mémoire et dans notre comportement. Nos modes de penser ont été ébranlés, Cette pensée « en rupture » n'est pas une pensée en rébellion mais une pensée d'exaltation qui va « au-delà » et qui est grosse de l'avenir.

M. Gobeil : Peut-on posséder en soi la mémoire du passé, le sens du présent et la vision de notre avenir ?

René BERGER : C'est possible. Mais c'est une lutte permanente avec soi-même. Je bénéficie d'une culture classique, j'ai beaucoup poursuivi avec les grecs surtout les pré-socratiques une quête farouche de la vérité, j'ai poursuivi cette quête avec les philosophes de la Renaissance, et ceux du 18^e siècle.

A mon époque j'ai pratiqué Foucault, Deleuze, et le goût des mondes différents, les Égyptiens surtout. C'est un goût que je partageais avec mon fils Jacques-Edouard qui n'est plus. Voyager avec mon fils m'a beaucoup fait connaître d'autres types de civilisations.

Aujourd'hui nous vivons avec d'autres mythologies et pour ma part je vis tous les jours « philosophiquement » avec le Web. L'ordinateur m'interroge sur ma propre ignorance, il excite ma curiosité et mon intérêt pour la vie que j'ai toujours confondus avec la vie elle-même.

C'est cette vibration fondamentale qui me paraît synonyme de la vie. C'est comme cela que nous avons fait avec Francis Lapique ce site que vous avez mentionné, « World Art Treasures » que je nomme aussi le site de « Jacques-Edouard », un site sur l'art en pleine évolution.

Puis aussi l'Observatoire-pilote, où le statut d'observateur me semble actif et enviable. J'essaie de voir les indices de ce qui va peut-être venir ou changer. J'essaie par ces indices d'inventer l'avenir car je crois que nous sommes en attente d'un changement radical qui fera de nous une espèce fondamentalement modifiée, un « homme réseau ».

Ce n'est plus un homme seul, ce n'est plus un homme dans l'habitude des structures nationales et familiales, c'est un homme intégré dans les réseaux et que les réseaux intègrent.

Est-ce que je connaîtrai cet homme ?

René BERGER

1° Email : rene.berger@unil.ch

2° World Art Treasures (Fondation Jacques-Edouard Berger)

http://www.bergerfoundation.ch/index_french.html

3° l'Observatoire-pilote et blog à l'EPFL

<http://oeuf.epfl.ch/>

<http://serendip.epfl.ch/Chevilly1/>

4° Site personnel (Webmaster Alain Theilkaes)

http://college-de-vevey.vd.ch/auteur/rene_berger.htm